

— Mais, continuez ; il n'y a pas de mal à dire " Mademoiselle Blanche. "

— Mademoiselle Blanche, alors, puisque vous voulez bien me concéder ce droit, je viens vous parler des tortures morales créées par une apparition ! . . .

— Mais, est-ce qu'il existe encore des revenants ? moi qui poussais l'incrédulité jusqu'à n'y pas y croire.

— Pas plus que vous, je ne crois aux apparitions, dans le sens que l'on attache généralement à ce mot.

— Allons ! veuillez être compréhensible, je ne saisis pas votre pensée.

Renaud se recueillit, passa sa main sur son front à deux reprises, comme s'il eut voulu refouler le sang qui commençait à affluer à ses tempes.

— Mademoiselle, vous savez que la partie de la rue St. Urbain qui s'étend de la rue Sherbrooke à l'Hotel-Dieu est bordée de villas, de vergers, de bosquets.

— C'est en effet un des beaux endroits de la ville.

— Vous savez qu'au nombre de ces villas en est une qui porte le No. . . .

— Oui c'est le toit qui nous abrite ; c'est la maison de mon père.

— Près de la maison de votre père, n'y a-t-il pas quelque part comme une oasis de feuillage ? et, au milieu de cette oasis, un banc de bois enlacé par des lierres ?

— C'est cela ; mais comment connaissez-vous ces menus détails, vous qui n'êtes venu ici qu'une fois, et qui n'avez paru porter attention qu'à des objets d'une nature grave ?

Blanche sourit de nouveau ; mais cette fois d'une manière plus accentuée.

— Savez-vous qu'il arrive qu'une jeune fille, vêtue généralement de blanc, s'assied quelques fois sur ce banc, et que là elle chante plaintivement en s'accompagnant d'une mandoline ?

— Est-ce là une apparition, croyez-vous ? fit la jeune fille en baissant timidement la vue ?

— Je ne le sais pas précisément ; car la réalité est quelques